

Journal des Voyages

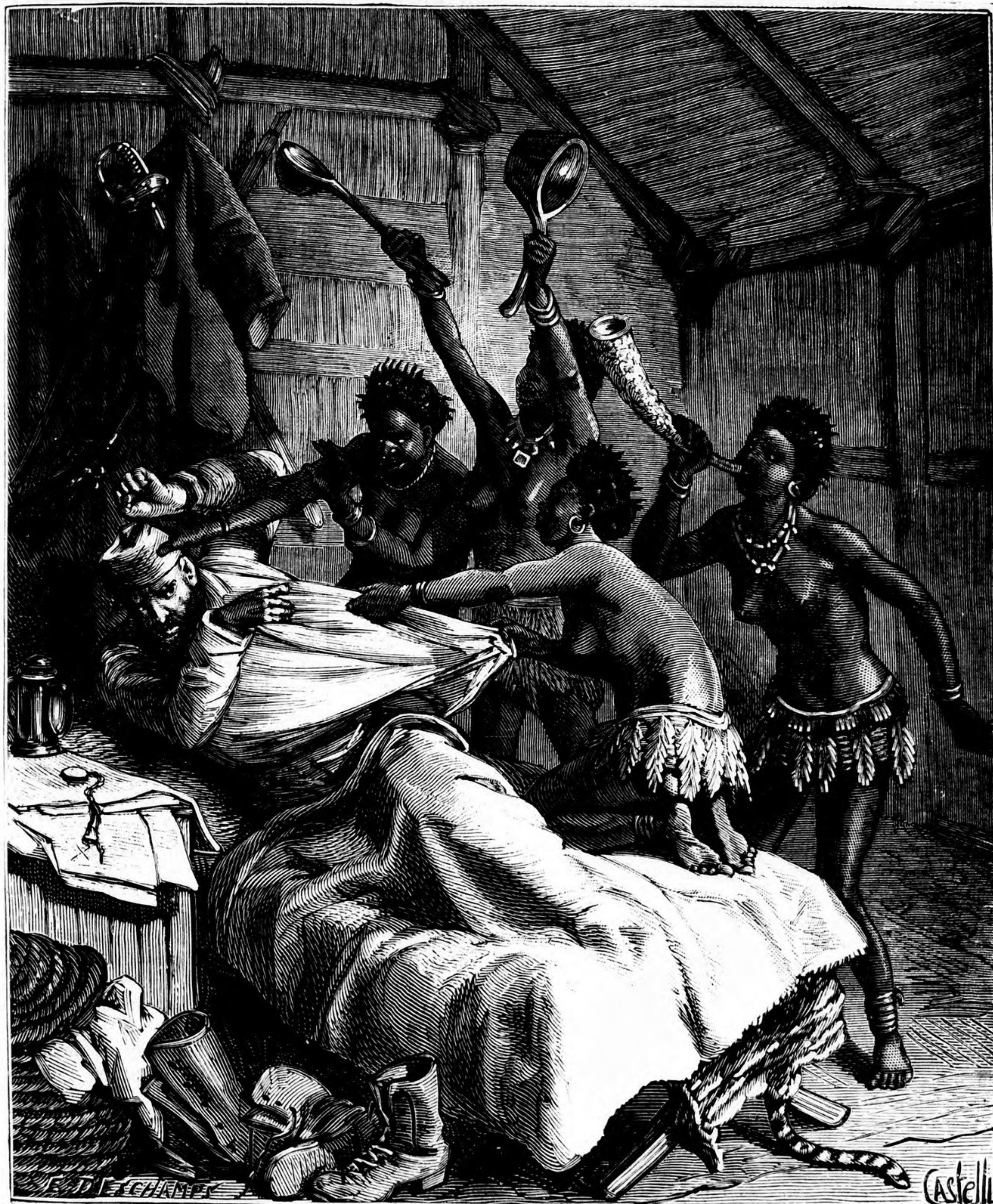
ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 298. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.

Abonnements. — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. — Dimanche 25 Mars 1883.

TEXTE. — M. Alfred Marche dans l'Afrique occidentale. — Les voleurs de diamants (suite). — Les voyages de la *Junon* (suite) : Santiago capitale du Chili, sa physionomie, triste souvenir, les rues, les églises, la Samacoueca. — Histoire d'une famille d'émigrants sur le continent austral (suite). — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — M. Alfred Marche dans l'Afrique occidentale : Les femmes voulaient le ramener près du roi. — Les voleurs de diamants : Mon frère me donnera bien un habit bleu... une chemise rouge; Albert se jette sur le dos, arboute son fusil sur le sol et lâche la détente; Aux prises avec un éléphant. — Les voyages de la *Junon* : Le lac d'Aunet.



M. ALFRED MARCHE DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE. — Les femmes voulaient le ramener près du roi. (Page 179, col. 2.)

à l'arrière, s'y maintint pendant
res. A la fin, on la souleva, elle
depuis son odyssée, toute heu-
oir échappé à la mort.

quatre cents personnes ont
ce chiffre ne sont pas compris
transportés gratuitement.

bria ayant sombré en eau peu
on a envoyé des plongeurs pour
possibilité de le renflouer. L'un
plongeurs n'a pas trouvé de termes
pour exprimer l'horreur dont
si en visitant le navire, qui con-
de 300 cadavres. L'agonie des
dû être courte, mais terrible,
eurs personnes tenaient dans
des touffes de cheveux qu'elles
arrachées. Ce qui ajoutait à
du tableau, c'est que, par suite
ement de l'eau produit par le
en pénétrant dans le navire, les
se remuaient et semblaient reve-
e.

Eclipses de soleil du 6 mai.

que le 6 mai prochain doit
une éclipse totale de soleil.
se ne sera complètement visi-
sud de l'Océan Pacifique.
des longitudes s'est préoccupé
d'envoyer des savants français
ce grand phénomène astrono-

durée exceptionnelle, en effet,
se offrira aux savants de pré-
cédentes pour l'étude des grands
dont la solution est depuis
poursuivie : sur la constitution
du soleil et sur l'existence de
dans l'intérieur de l'orbite de
la durée de cette éclipse sera de
. C'est un temps triple des
dinaires.

que l'endroit le plus favorable
observation serait l'île de Sable, pla-
cées à égale distance des îles Fint
, dans le groupe des Marquises.
onomes partiront par le Havre,
San Francisco, Taïti. Là, un
marine de l'État se tiendra à
sition pour les conduire à l'île
lieu d'observation. Cet aviso
de tout ce qui est nécessaire
ement de la station.

jusqu'à la fin des observations
ra ensuite nos astronomes à
ils rentreront en France.

tion de la mission est confiée à
, membre de l'Institut, direc-
bservatoire d'astronomie phy-
eudon.

son de cette semaine, de la
vittorioresque, est consacrée au
t de l'Eure. Carte colorée du dé-
costume local, curieuse histoire
tie de la Normandie et des villes
ouvriers, Bernay, les Andelys, in-
biographies des hommes célè-
e. (30 cent. chez tous les librai-
itaires du *Journal des voyages*).

Le gérant : PAUL GENAY.

aux. — Imp. Charaire et fils.

toreries, sous prétexte qu'avant de mourir, il l'avait demandé ; c'était plutôt pour avoir des cadeaux, poudre, pagnes, alongou, etc.

« Vers quatre heures, on vint demander qu'un blanc assistât à la mise en bière du Roi-Soleil. On devait le coucher dans un grand coffre de bois donné par les factoreries, au fond duquel on avait placé une sorte de paillasse sur laquelle il aimait à se coucher ; par dessus on mit plusieurs pièces de pagnes, puis on l'y étendit sur le dos, coiffé d'un bonnet de folie ; autour de lui, cannes, parapluies, chapeaux ; on recouvrit le tout de nouvelles étoffes, sur lesquelles on entassa verres, cuvettes et pots de toutes sortes ; puis on répandit plusieurs bouteilles de parfums et d'alongou et l'on cloua la caisse, toujours devant moi. On étendit des pagnes sur le couvercle : la nuit venue, chacun en prit une bande et se la plaça sur le front en forme de diadème ; les Gallois qui ont remonté le fleuve avec nous gardèrent cet insigne de deuil jusque chez les Okanda. »

Nous pensons que ces citations suffiront pour donner l'envie de lire le livre entier de M. Marche aux personnes qui s'intéressent à la nouvelle entreprise de M. Savorgnan de Brazza, et surtout à celles qui, en si grand nombre, briguent l'honneur de faire partie de cette expédition.

JULES GROS.

LES VOLEURS DE DIAMANTS¹

CHAPITRE IV

Droits de passage prélevés par les noirs sur les voyageurs. — Souvenir aux explorateurs français. — N'ayant pas de marchandises, les trois compagnons prétendent payer en provisions. — La famine chez les naturels. — Près des grands fauves du Continent Africain. — Une troupe d'éléphants. — Dangers de la chasse à l'éléphant. — Tué raide. — Situation terrible. — Sous les pieds du pachyderme. — L'émotion de Joseph se répercute sur son langage. — Les colosses blessés. — Alexandre, sur son cheval pétrifié par la peur, est chargé par un éléphant.

Pour qui connaît les difficultés que présente une expédition à travers les pays sauvages, le projet des trois compagnons doit paraître insensé. Non pas tant à cause du but poursuivi, consistant dans la découverte au moins aléatoire d'un trésor dont l'existence peut-être reléguée au domaine de la chimère, que des obstacles presque insurmontables résultant de la nature du sol et de ses habitants.

1. Voir les nos 295 à 297.

S'en aller gaiement, avec une insouciance toute française, à la conquête de gemmes enfouies en un point perdu au milieu de l'énorme continent, n'avoir pour guide que la boussole, pour point de repère qu'un plan informe grossièrement figuré sur un lambeau d'étoffe d'après les indications d'un sauvage ignorant, est une entreprise qui peut être féconde en résultats, bien que le but principal puisse et doive être inaccessible. C'est ainsi que les efforts des chercheurs de tous les temps et de tous les pays, concentrés sur un objectif chimérique, ont abouti aux plus mémorables découvertes. Mais encore, ces assoiffés d'inconnu, ces inventeurs de pierre philosophale, ces croyants à la légende d'El-Dorado, ces découvreurs de Pôle Nord, étaient-ils pourvus en général des éléments indispensables à leurs travaux.

Nos trois Français, au contraire, s'élançant en plein pays inconnu, sans provisions, avec des armes qu'un de ces accidents bien connus des chasseurs, peut mettre hors de service, et des chevaux que la mouche tsétsé, ce fléau de l'Afrique australe peut tuer en quelques heures. Comme l'avait fort bien constaté le chef de la horde rencontrée sous le boabab, ils ne possèdent pas le dray, cette maison roulante où le voyageur trouve un abri contre les intempéries, et, renfermant, chose essentielle, ces multiples objets de pacotille, destinés à acquitter le droit de passage sur les différents territoires.

Il est en effet à remarquer, combien les noirs potentats des multiples régions africaines, se montrent jaloux de l'inviolabilité de leurs domaines. Non pas qu'ils soient outre mesure féroces, — je parle surtout de ceux compris entre l'Équateur et l'extrême Sud, — et qu'ils refusent systématiquement de recevoir les explorateurs, mais, ils savent très bien subordonner la faveur du transit, à l'acquittement d'impôts parfois très onéreux.

Combien d'explorateurs furent ainsi immobilisés, pendant de longs mois aux frontières de ces tyrans naïfs et cupides. Levallant, Gordon Cumming, l'illustre Livingstone lui-même, Anderson, Chapman, Baines, Baldwin, Erskine, Button, et plus récemment, le commandant Cameron, ne durent-ils pas souvent, à bout d'arguments et de ressources, modifier leurs itinéraires, pour contourner, aux prix de nouvelles fatigues, ces terres inhospitalières. Un seul a pu s'affranchir par la force de ce droit de péage, c'est Stanley. Mais, Stanley en semant de cadavres la route de Zanzibar au Congo a gravement compromis l'œuvre de la conquête pacifique de l'Afrique équatoriale. Et que l'on ne croie pas qu'en émettant cette opinion, je cède aux rancunes

d'un Français contre cet Anglo-Américain dont l'inqualifiable conduite à l'égard de notre vaillant compatriote Savorgnan de Brazza, a soulevé l'indignation générale ; mon avis, j'ose m'en prévaloir, était partagé par la plupart des géographes et des explorateurs sérieux de notre époque, bien avant la grossière incartade du correspondant du *New-York-Herald*. Quoi qu'il en soit, Anglais ou Américain, Stanley a eu tort au double point de vue de la science et de l'humanité. Si les droits sont imprescriptibles, ceux de la science et de l'humanité ne le sont pas moins, et il ne saurait y avoir d'antagonisme entre eux. Quelle différence entre ces procédés de casse-cou, et ceux de nos dignes explorateurs français. Combien suis-je heureux et fier de le proclamer à la gloire de nos compatriotes. Si le Jack britannique, si l'étendard étoilé de l'Union américaine, ont eu leur étamine rougie d'ineffaçables traces, jamais le pavillon tricolore n'a été souillé du sang des peuples primitifs. Rappellerai-je pour mémoire les Tasmaniens anéantis, les Australiens décimés, les habitants du Cap fusillés en masse, les Peaux-Rouges, du Far-West appelés à disparaître, et mettrai-je en regard l'adoration des Hindous pour notre grand Dupleix, et la légende de Samuel Champlain, qui fut nommé le père des Indiens du Nord-Amérique ! Pourquoi ne citerais-je pas aussi ces noms, célèbres aujourd'hui, d'explorateurs contemporains qui tous, s'inspirant de si nobles exemples, arborent cette philanthropique devise : « Douceur, persuasion. » Cet intrépide Jean Dupuis, trouvant la route cherchée depuis trente ans par les Anglais, et conquérant pacifiquement dix millions de Tonkinois ; ce bon Soleillet, au doux profil d'apôtre, dont les bandits du Sahara vénèrent eux-mêmes le souvenir ; cet énergique Brau de Saint-Pol-Lias, s'implantant à Sumatra et forçant l'amitié des farouches Malais ; Bayol, l'heureux explorateur du Foutah-Djallon ; Désiré Charnay, l'érudit qui nous rapporte du Mexique toute une civilisation ancienne ; de Brazza le vaillant qui nous a improvisé la colonie du Gabon ; Chessé, l'administrateur intègre qui nous a donné Taïti ; Alfred Marche et Achille Raffray qui ont enrichi nos collections d'histoire naturelle ; l'abbé Debaize, mort à la peine au bord du Tanganyika, et l'infortuné Crevaux, qui fut victime, ne voulant pas être bourreau. Ceux-là, ne marchent pas en conquérants, avec des troupes nombreuses et bien armées ; ils n'offrent pas les produits de la civilisation sous forme de balles explosibles. Ils s'avancent en véritables apôtres de paix et de progrès. S'ils tombent victimes de leur dévouement à la science, au moins

n'ont-ils pas compromis bien au contraire, car tyrs est la rosée féconde

Pour être moins dés prise de nos héros, n cela, dépourvue de hérissee de périls. Ils v traverser sans trop d'a défendue avec un soi

LES VOL

— Tu vas voir pour gens qui habitent ce n'ayant pas lu le bon L rent ce gracieux et in intitulé : *La Cigale et le*

— Je partage volenti

— Ils n'ont pas song des provisions pour ce treuse, et n'ayant rien dent, ils dansent devant

— Nous pourrions bie leur faire vis-à-vis, da qu'on pourrait appeler fringale.

— Allons donc ! avec celles que nous possédor

is contre cet Anglo-Américain
 fiable conduite à l'égard de
 nt compatriote Savorgnan de
 levé l'indignation générale;
 ose m'en prévaloir, était par-
 plupart des géographes et des
 sérieux de notre époque,
 a grossière incartade du cor-
 du *New-York-Herald*. Quoi
 , Anglais ou Américain, Stan-
 t au double point de vue de
 t de l'humanité. Si les droits
 criptibles, ceux de la science
 anité ne le sont pas moins,
 urait y avoir d'antagonisme
 Quelle différence entre ces
 e casse-cou, et ceux de nos
 orateurs français. Combien
 eux et fier de le proclamer
 de nos compatriotes. Si le
 que, si l'étendard étoilé de
 ricaine, ont eu leur étamine
 effaçables traces, jamais le
 colore n'a été souillé du sang
 primitifs. Rappellerai-je pour
 s Tasmaniens anéantis, les
 décimés, les habitants du Cap
 nasse, les Peaux-Rouges, du
 pelés à disparaître, et met-
 gard l'adoration des Hindous
 grand Dupleix, et la légende
 Champlain, qui fut nom-
 des Indiens du Nord-Amé-
 quoi ne citerais-je pas aussi
 célèbres aujourd'hui, d'explo-
 temporains qui tous, s'inspi-
 nobles exemples, arborent
 thropique devise : « Douceur,
 » Cet intrépide Jean Dupuis,
 route cherchée depuis trente
 anglais, et conquérant pacifi-
 millions de Tonkinois; ce
 et, au doux profil d'apôtre,
 dits du Sahara vénèrent eux-
 souvenir; cet énergique Brau-
 Lias, s'implantant à Sumatra
 amitié des farouches Malais;
 reux explorateur du Foutah-
 désiré Charnay, l'érudit qui
 te du Mexique toute une civi-
 enne; de Brazza le vaillant qui
 rovisé la colonie du Gabon;
 ministrateur intègre qui nous
 i; Alfred Marche et Achille
 ont enrichi nos collections
 turelle; l'abbé Debaize, mort
 au bord du Tanganyika, et
 crevaux, qui fut victime, ne
 être bourreau. Ceux-là, ne
 as en conquérants, avec des
 breuses et bien armées; ils
 les produits de la civilisation
 de balles explosibles. Ils
 véritables apôtres de paix
 s. S'ils tombent victimes de
 ment à la science, au moins

n'ont-ils pas compromis le grand œuvre,
 bien au contraire, car le sang des mar-
 tyrs est la rosée fécondante de l'idée!

...
 Pour être moins désintéressée, l'entre-
 prise de nos héros, n'en est pas, pour
 cela, dépourvue de grandeur ni moins
 hérissée de périls. Ils veulent aller vite et
 traverser sans trop d'avaries cette région,
 défendue avec un soin jaloux contre les

incursions des blancs. Double écueil, étant
 donnée leur pénurie. Mais, Albert de Vil-
 leroche, dont l'apparente insouciance,
 cache un grand fond d'observation, a
 cru, en s'inspirant des relations de ceux
 qui ont exploré ces lieux, découvrir un
 procédé dont l'application devait aplanir
 la plupart des difficultés.

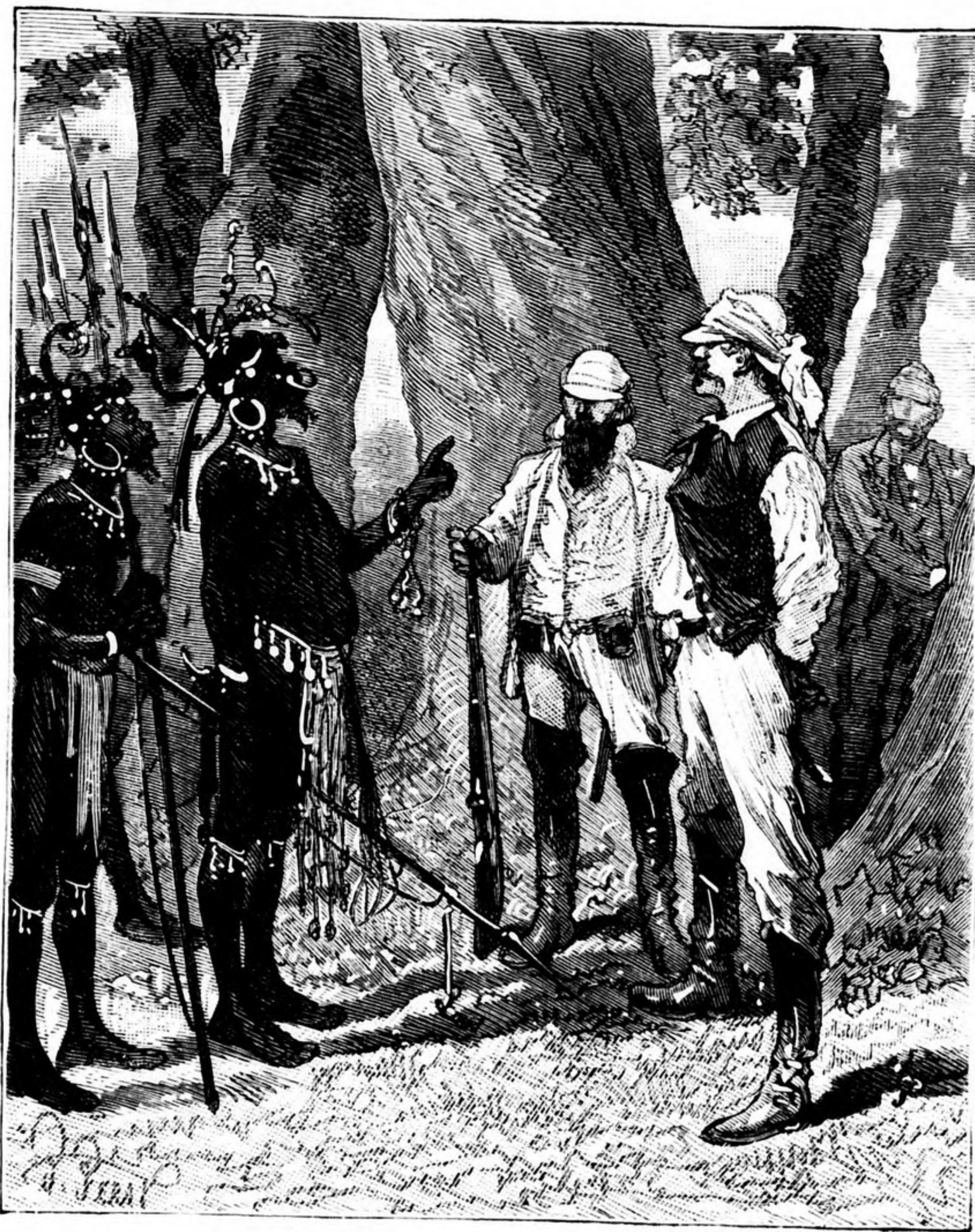
— Vois-tu, disait-il à Alexandre, tout
 en se maintenant près de lui au petit ga-

lop de chasse, nous sommes en pleine
 saison sèche.

— C'est facile à constater. Les herbes
 ressemblent à de l'amadou, les feuilles
 sont complètement rissolées, et les pieds
 de nos chevaux soulèvent des tourbillons
 d'une poussière on ne peut plus désa-
 gréable.

— C'est parfait.

— Je ne m'en doutais pas.



LES VOLEURS DE DIAMANTS. — Mon frère me donnera bien un habit bleu... une chemise rouge...
 (Page 167, col. 1.)

— Tu vas voir pourquoi. Les bonnes
 gens qui habitent ce pays du soleil,
 n'ayant pas lu le bon La Fontaine, igno-
 rent ce gracieux et instructif apologue
 intitulé : *La Cigale et la Fourmi*.

— Je partage volontiers ton opinion.

— Ils n'ont pas songé à emmagasiner
 des provisions pour cette époque désas-
 treuse, et n'ayant rien à mettre sous la
 dent, ils dansent devant le buffet.

— Nous pourrions bien, le cas échéant,
 leur faire vis-à-vis, dans ce quadrille
 qu'on pourrait appeler le quadrille de la
 fringale.

— Allons donc! avec des armes comme
 celles que nous possédons! Ne pourrais-tu

donc plus loger à cinquante pas une balle
 dans l'œil d'un éléphant, ou casser à cent
 mètres les reins à une simple antilope?

— Je ne dis pas non.

— Eh bien! nous arrivons ici comme
 pourvoyeurs de ces faméliques. Nous
 chassons comme des enragés. Nous leur
 entassons des collines de viande fraîche.
 Nous payons notre passage en nature.
 Nous leur emplissons la panse...

« C'est bien le diable si à défaut de
 sentiment plus élevé ils ne possèdent pas
 la reconnaissance de l'estomac.

« Que dis-tu de mon idée?

— Qu'elle est excellente en ce sens
 que nous sommes débarrassés d'un bagage

encombrant. Notre « vade mecum » se
 bornant à quelques kilogrammes de pou-
 dre, une quantité suffisante de balles,
 rien ne pourra gêner nos évolutions.

— N'est-ce pas que je suis dans le
 vrai? Nous ne serons pas d'ailleurs les
 premiers à user du procédé. Baines l'a
 employé; Chapman aussi. Balwin s'en
 trouvait bien.

— Tiens! Je crois que nous ne serons
 pas longtemps avant de le mettre en pra-
 tique. Vois-tu cette ligne mouvante de
 torses noirs qui s'avancent là-bas, près de
 ce mamelon?...

— C'est vrai, répondit Alexandre en se
 dressant sur ses étriers.

« Allons-nous recevoir une aubade analogue à celle de notre digne prédicant ? »

Sachant combien il est urgent de montrer de l'assurance aux noirs habitants de la grande terre africaine, les trois compagnons, loin de vouloir éviter la rencontre des nouveaux venus, piquèrent des deux et s'avancèrent au galop.

Ces derniers, bien loin de posséder la jactance et l'air vainqueur des membres de l'autre troupe, offrent au contraire le plus misérable aspect. Ils sont une centaine, hommes, femmes et enfants. Maigres, raboteux, la peau jaunâtre collée aux os, les joues creuses, ils semblent tous en proie à un mal étrange et terrible. La vue des Européens leur fait pousser des cris de joie. Ils forment rapidement le cercle, se prosternent humblement, puis portent la main à leur bouche et à leur ventre, avec ce geste si expressif, qui signifie dans tous les pays du monde : J'ai faim.

— Oh ! les pauvres gens ! s'écrie Albert navré de cette désespérante misère, mais ils agonisent.

— Parbleu, répond Alexandre, c'est bien le moment ou jamais, de nous mettre en chasse, et de leur offrir les éléments d'un dîner dont ils ont un pressant besoin.

« Je crains, malheureusement, que le gibier ne soit rare. Quel pays désolé. Le sol est fendu, l'argile en est cuite, le fond des sources est aussi sec que de la lave... »

Un de ces infortunés possède quelques bribes d'anglais. Joignant la parole au geste, il implore les blancs. Ces familles sont les derniers survivants des habitants d'un village naguère opulent. Une querelle s'étant élevée entre eux et leurs voisins, on prit les armes de part et d'autre. Une lutte acharnée s'ensuivit, ils furent battus, leurs cases incendiées, leurs moissons ravagées. Pour comble de malheur, on est en pleine saison sèche. Le pays n'offre plus de ressources. Ils errent dans le bois à la recherche de racines, de baies, de fruits sauvages, de tortues, d'insectes !... Ils déterrent les grenouilles qui attendent la saison pluvieuse sous la croûte desséchée du sol... Triste et insuffisante restauration, car plusieurs ont déjà succombé aux tourments de la faim.

Leurs flèches et leurs sagayes sont trop faibles pour tuer le gros gibier qui se cache non loin. D'ailleurs, leurs ennemis veillent au bord de la rivière où viennent boire les éléphants et les rhinocéros, où s'ébattent les hippopotames...

Ils n'ont même plus la ressource de saisir, dans leurs nids, les petits oiseaux qu'ils font rôtir vivants avant que leurs ailes ne soient empennées... ceux qui sont

plus forts s'enfuient hors de la portée de leurs « knobberies » ces espèces de gourdins noueux qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse.

Les mots d'éléphants, de rhinocéros et d'hippopotames ont fait dresser l'oreille aux trois amis dont les instincts de chasseurs se réveillent soudain. Abattre un de ces monstrueux pachydermes, accomplir ce coup d'adresse et d'audace, réaliser ce rêve de tout Nemrod civilisé, faire en même temps une bonne action, il y a là une double tentation à laquelle ils ne songent pas à se soustraire.

L'interprète s'offre à leur servir de guide. Ils acceptent avec l'empressement que l'on peut croire, et partent sans désemparer, après avoir remis à leurs serviteurs noirs leurs fusils de chasse, en échange de leurs carabines de gros calibre.

Après une heure de marche assez pénible, ils arrivent non loin de la rivière presque desséchée où les grandes fauves se désaltèrent d'habitude. Le désert finit tout à coup, la grande forêt s'élève comme une muraille de frondaisons. Il ne faut pas penser à pénétrer à cheval au milieu de pareilles futaies. Les montures sont entravées et laissées à l'abandon. Le noir recommande le silence le plus absolu. Les éléphants viendront à n'en pas douter s'abreuver bientôt. On peut voir à des traces récentes que l'endroit leur est familier. Les tireurs se posent à plat ventre chacun derrière un arbre, chargent méthodiquement leurs armes, et attendent impassibles.

Leurs préparatifs sont à peine terminés, qu'un bruit comparable à celui que produit un train de chemin de fer en marche, se répercute au loin, sous la feuillée. Ce vacarme est d'autant plus caractéristique, qu'il s'accompagne d'une sorte de toux saccadée, analogue aux halètements de la machine. Il vient à n'en pas douter des pentes profondément défoncées qui aboutissent au cours d'eau. Albert de Villeroge, le plus rapproché, se lève lentement sur les coudes, et aperçoit, à cinquante mètres, un éléphant colossal. Alexandre, posté sur la droite, en compte bientôt huit autres qui traversent une clairière, en file indienne. A leurs formes puissantes, à leur stature monstrueuse, à leurs défenses énormes il reconnaît des mâles. Un neuvième, un peu moins gros, ferme la marche. C'est une femelle édentée, appelée *carl kop* — tête nue — par les Boërs.

Les intrépides chasseurs contemplent un moment, émerveillés, le spectacle imposant offert par ces géants s'avancant avec cette confiance que leur donne leur incalculable vigueur, marchant d'un pas lent et solennel, ébranlant le sol sous

leurs pieds, et trouant le taillis de mimosas et de bahinias, avec l'irrésistible propulsion d'un projectile. La déclivité du terrain conduisant à la berge exagère encore, s'il est possible, l'aspect fantastique de leurs masses gigantesques.

Alexandre attend le moment de faire feu. Complètement aplati sur le sol, les deux coudes repliés à angle droit, la carabine posée sur les deux mains et immobile comme sur un chevalet, il vise comme dans une cible le troisième pachyderme, entre l'œil et l'oreille. Albert, non moins brave, mais plus nerveux, se rappelle cette phrase caractéristique du docteur Livingstone : « Que celui qui veut chasser l'éléphant, se place au milieu d'une voie « ferrée, qu'il écoute le sifflet de la machine, et attende, pour s'enfuir, que le train ne soit plus qu'à deux ou trois pas de lui, afin de savoir si ses nerfs lui permettent d'affronter le colosse. »

On conçoit en effet le danger que peut offrir la chasse d'un animal dont le pas de charge équivaut au galop d'un bon cheval et ne connaît pas d'obstacles, d'un géant qui déchire le fourré, renverse ou broie tout ce qu'il rencontre, déracine avec sa trompe ou écrase du pied — un pied dont l'empreinte porte deux mètres de circonférence — tout ce qui est susceptible de protéger son ennemi, et qui joint à cette vigueur terrible, un cri effroyable...

Le Catalan voit que les descriptions des maîtres de vénerie sont parfaitement authentiques. Les propos de Levallant, Anderson, Vahlberg, Baldwin, Delegorgue, n'ont rien d'exagéré. Sa position pour tirer est, en outre, exceptionnellement mauvaise. Il se trouve juste en face du premier éléphant dont il n'aperçoit que la tête et les jambes massives comme des piliers d'église. Si encore il pouvait entrevoir le poitrail de l'animal ! Il ne faut pas penser à le frapper en plein crâne ; autant essayer de trouer un blindage d'acier.

La troupe entière est au bord de la rivière, large à peine de vingt mètres. Le conducteur inventorie curieusement les deux rives de son air bonasse et finaud tout à la fois, puis, après avoir cligné ses petits yeux, il aspire fortement l'air environnant. Sa trompe se dresse, rigide, dans la direction du chasseur, qui aperçoit une gueule énorme, à la lèvre inférieure tombante, et resserrée par deux défenses monumentales. L'animal semble un peu inquiet. Il se tourne lentement vers ses congénères comme pour leur dire : Défiez-vous. Albert, gêné par une racine, ne peut mettre à profit ce mouvement latéral. Alexandre, de son côté, s'impatiente de ce retard dont il ne peut saisir le motif, et murmure à part lui : Pourquoi ne tire-t-il pas.

Les secondes deviennent longues comme

des heures !... Les surés et pressés prennent brusquement s'élancent au milieu en poussière irisée puisent de l'eau et pergent les flancs ébats habituels.

Deux détonations suivies d'une troisième demi-seconde d'inter-travers bois commencent. Un cri terrible de la cède au fracas des de l'éléphant, ce qui l'a une fois en circonstances. Un comme par la foule mobile, puis s'écrie effrayantes. C'est ce coup de maître il se tient immobile cartouche. Les pa fuient avec des r d'épouvante et dis bahinias, à l'exception grièvement blessés.

Joseph a tiré e maître sur un éléphant face. Désespérant vitaux en le frappant voyé sa balle à un C'est ce qu'il avait bête continué se clopinant à la s pourra tout à l'heure glante.

Albert a joué de est fort critique, p fiant dans la pénurie de calibre grammes de poids de l'épaule, et pro devait probablement courte échéance. sement sans la l'animal qui ne de le coup. L'éléphant le point où flottait fumée. Il tenta de coup, mais telle de la bête blessée, A peine eut-il le aperçut l'effroyable dessus de sa tête drer. Impossible de rober par un saut la faculté de lui d

Alexandre bon et aperçoit ce spectacle où, oubliant prudence, il vole Albert, accroupi, prise au monstre f lacé par sa tromp ses pieds. Il se jet

ds, et trouant le taillis de mi-
de bahiniais, avec l'irrésistible
n d'un projectile. La déclivité
n conduisant à la berge exagère
il est possible, l'aspect fantas-
leurs masses gigantesques.

dre attend le moment de faire
plètement aplati sur le sol, les
des repliés à angle droit, la ca-
sée sur les deux mains et immo-
ne sur un chevalet, il vise comme
cible le troisième pachyderme,
l et l'oreille. Albert, non moins
ais plus nerveux, se rappelle
ase caractéristique du docteur
ne : « Que celui qui veut chasser
, se place au milieu d'une voie
qu'il écoute le sifflet de la ma-
t attende, pour s'enfuir, que le
soit plus qu'à deux ou trois pas
fin de savoir si ses nerfs lui per-
d'affronter le colosse. »

oit en effet le danger que peut
asse d'un animal dont le pas de
divant au galop d'un bon cheval
ait pas d'obstacles, d'un géant
e le fourré, renverse ou broie
il rencontre, déracine avec sa
écrase du pied — un pied dont
e porte deux mètres de circon-
tout ce qui est susceptible de
on ennemi, et qui joint à cette
rible, un cri effroyable...

an voit que les descriptions des
vénérerie sont parfaitement au-
Les propos de Levaillant, An-
hlberg, Baldwin, Delegorgue,
d'exagéré. Sa position pour
en outre, exceptionnellement
Il se trouve juste en face du
phant dont il n'aperçoit que la
jambes massives comme des
lise. Si encore il pouvait entre-
rail de l'animal ! Il ne faut pas
frapper en plein crâne; autant
trouver un blindage d'acier.

e entière est au bord de la ri-
e à peine de vingt mètres. Le
inventorie curieusement les
de son air bonasse et finaud
s, puis, après avoir cligné ses
il aspire fortement l'air envi-
trompe se dresse, rigide, dans
du chasseur, qui aperçoit une
me, à la lèvre inférieure tom-
sserrée par deux défenses mo-
L'animal semble un peu in-
e tourne lentement vers ses
comme pour leur dire : Défiez-
, gêné par une racine, ne peut
profit ce mouvement latéral.
de son côté, s'impatiente de
ont il ne peut saisir le motif,
à part lui : Pourquoi ne tire-

les deviennent longues comme

des heures!... Les éléphants un peu ras-
surés et pressés d'ailleurs par la soif,
prennent brusquement leur parti, et
s'élancent au milieu de l'eau qui rejaillit
en poussière irisée. Séance tenante, ils
puisent de l'eau avec leur trompe, s'as-
pergent les flancs, et se livrent à leurs
ébats habituels.

Deux détonations formidables, aussitôt
suivies d'une troisième, éclatent à une
demi-seconde d'intervalle, et roulent à
travers bois comme un tonnerre lointain.
Un cri terrible de rage et de douleur suc-
cède au fracas des armes. C'est la clameur
de l'éléphant, ce *barril* inoubliable, pour
qui l'a une fois entendu dans de pareilles
circonstances. Un des géants, frappé
comme par la foudre, reste un instant im-
mobile, puis s'écroule avec des convulsions
effrayantes. C'est Alexandre qui a opéré
ce coup de maître. En homme prudent,
il se tient immobile, et ménage sa seconde
cartouche. Les pachydermes atfollés s'en-
fuient avec des ronflements de fureur et
d'épouvante et disparaissent au milieu des
bahinias, à l'exception de deux qui sont
grièvement blessés.

Joseph a tiré en même temps que son
maître sur un éléphant se présentant de
face. Désespérant d'atteindre les organes
vitaux en le frappant au poitrail, il a en-
voyé sa balle à une des jambes de devant.
C'est ce qu'il avait de mieux à faire. La
bête continue ses clameurs, et part en
elopinant à la suite de la troupe. On
pourra tout à l'heure suivre sa trace san-
glante.

Albert a joué de malheur, et sa position
est fort critique, presque désespérée. Con-
fiant dans la pénétration de sa balle co-
nique de calibre 8, poussée par quinze
grammes de poudre fine, il tira au défaut
de l'épaule, et produisit une blessure qui
devait probablement être mortelle à
courte échéance. Il comptait malheureu-
sement sans la prodigieuse vitalité de
l'animal qui ne devait pas succomber sur
le coup. L'éléphant l'éventa, et fonda sur
le point où flottait encore le nuage de
fumée. Il tenta de l'arrêter de son second
coup, mais telle fut la rapidité de l'élan
de la bête blessée, qu'il ne put y parvenir.
A peine eut-il le temps d'épauler qu'il
aperçut l'effroyable masse se balancer au-
dessus de sa tête et menacer de l'effron-
drer. Impossible de fuir ni même de se dé-
rober par un saut de côté. A peine a-t-il
la faculté de lui disputer sa vie.

Alexandre bondit hors de sa cachette
et aperçoit ce spectacle terrifiant au mo-
ment où, oubliant généreusement toute
prudence, il vole au secours de son ami.
Albert, accroupi, voit qu'il donne trop de
prise au monstre furieux, qu'il va être en-
lacé par sa trompe, ou broyé sous un de
ses pieds. Il se jette sur le dos, arc-boute

fortement son fusil sur le sol, et lâche
la détente en poussant des cris retentis-
sants. La balle pénètre en plein poitrail.
La bête assourdie par la détonation,
aveuglée par la combustion de la pou-
dre, effrayée des cris du chasseur, s'ar-
rête un moment, tourne la tête et s'en-
fuit.

Un soupir de soulagement s'échappe
de la poitrine des deux amis. Ils re-
chargent précipitamment leurs carabines
afin d'être prêts à l'éventualité d'un re-
tour possible de leur terrible antago-
niste.

— Ouf! s'écrie Albert avec un léger
tremblement nerveux de la voix, il était
temps!

— Sacrebleu! répond Alexandre en l'é-
treignant avec force, j'en ai la chair de
poule. Je t'ai cru broyé, mon pauvre ami.

« Tu n'a pas été touché, au moins ? »

— Je suis absolument intact. C'est à
n'y rien comprendre.

« Si en me jetant sur le dos, je n'avais
pas un peu changé de place, sa trompe
dont j'ai senti le vent, s'abattait juste sur
moi.

« Quelle terrible vigueur possèdent ces
colosses ! Voici un animal qui porte au
beau milieu du torse deux balles pesant
chacune soixante-cinq grammes, et font
casser comme des allumettes ces baliveaux
de la grosseur de la cuisse.

— Qu'allons-nous faire ? Celui que j'ai
tiré ne donne plus signe de vie. Je le
crois mort et bien mort. Si tu m'en
crois, nous nous tiendrons là. Nos pauvres
diabes d'affamés auront de quoi se repai-
tre, avant d'avoir absorbé cette montagne
de chair.

— Jamais. Je veux donner la chasse à
ce coquin. Il m'a procuré une trop belle
peur pour que je ne lui tienne pas ran-
cune.

« Il doit d'ailleurs être blessé mortelle-
ment, et ce serait un péché de laisser
perdre sa dépouille. D'autre part, il me
semble que Joseph a également tiré. Il est
assez sûr de son coup pour avoir atteint
grièvement son gibier. Je le connais, il ne
voudra pas l'abandonner.

« Mais, où diable est-il passé ? »

— « Ohé... Joseph!... Poupône!...
Ohé!... »

Le brave garçon, suffoqué par l'émo-
tion, arrivait en courant, les cheveux
ébouriffés, la face et les mains lacérées par
les épines.

— Oh! monsieur Alvert... monsieur
Alvert... Je n'ai plus une goutte de sang
sur moi...

« J'ai cru que la bermine, il allait vous
mettre en vouillie... »

— Là... rassure-toi, mon cher ami. Je
suis encore sur mes deux jambes, et sans
avarie.

— Mais, toi, qu'as-tu fait ?

— J'avais la tête en face de moi. J'ai
tiré, suivant vos conseils à une jambe de
debut.

— L'as-tu atteinte, au moins ?

— Oh! oui bien. Il a crié, puis s'est en-
fui comme « oune lièvre ? »

— Tu es d'avis de lui donner la chasse,
n'est-ce pas ?

— Oh! Dieu préserve!...

— Comment, un enragé comme toi, tu
renonces à une pareille pièce de venai-
son.

— Je veux bien lui courir dessus, mais
pas vous.

— Pourquoi cela ?

— C'est que je veux vous ramener en-
tier à Villeroge. Puis, que dirais-je à
madame Anna, qui m'a si bien recom-
mandé de veiller sur vous.

— Chut! Nous ne lui en parlerons pas.

Allons, en chasse! Mon émotion est
passée, et tu es plus calme, puisque tu
laisses à leur place les *b* et les *v*.

— Je crois, interrompit Alexandre
qu'il serait bon d'employer nos chevaux.
Qui sait jusqu'où nous entraînera la pour-
suite des bêtes blessées ?

— Entendu.

Dix minutes après, les trois intrépides
compagnons étaient en selle, et s'élan-
çaient sur les traces rouges laissées par
un des éléphants qui perdait des flots de
sang.

A moins de cinq cents mètres, Albert,
le premier, le vit rembuché au milieu d'un
épais fourré, au milieu duquel sa masse
formait une grosse tache brune. Il était
évidemment sur ses fins, car un souffle
étouffé, métallique, s'échappait avec
peine de sa gueule, et au lieu d'essayer
de fuir plus loin, il introduisait sa trompe
jusqu'au fond de sa gorge, aspirait l'eau
contenue dans son estomac, et lavait les
plaies d'où s'échappaient des coulées
rouges et écumeuses.

Alexandre, qui marchait en tête, fit
avancer son cheval, en ayant soin de se
ménager un passage qui lui facilitât une
prompte sortie. Quand il ne fut plus qu'à
trente pas, l'éléphant l'aperçut, releva sa
trompe et le chargea avec des clameurs
furieuses.

Le cheval d'Albert et celui de Joseph,
effrayés à son aspect, firent tête en queue,
se cabrèrent, et s'enfuirent à travers le
hallier. Celui d'Alexandre, terrifié, se
planta les quatre pieds dans le sol, en ron-
flant, sans vouloir ou pouvoir obéir à son
cavalier qui lui ensanglantait les flancs à
coups d'éperon.

Le cheval pétrifié par la peur, se trou-
vait juste sur le chemin du pachyderme
qui arrivait au trot. Le chasseur ne voyant
que sa tête, tenta un coup désespéré pour
l'arrêter. Sa balle en le frappant au



LES VOLEURS DE DIAMANTS. — Albert se jette sur le dos, arc-boute son fusil sur le sol et lâche la détente. (Page 183, col. 1.)

milieu du crâne, pouvait, si elle ne pénétrait pas dans la boîte osseuse, l'étourdir suffisamment pour permettre à l'homme de quitter d'un bond sa selle et s'élancer dans le fourré.

Pour comble de malheur, le cheval se mit à encenser, c'est-à-dire à agiter de haut en bas sa tête de façon à empêcher le tireur de faire feu.

Dix mètres à peine séparaient l'homme du fauve.

Alexandre se sentit perdu.

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

LES

VOYAGES DE LA « JUNON »¹

AU CHILI

VALPARAISO ET SANTIAGO

(suite)

Les Espagnoles de la Plata se coiffent de la traditionnelle mantille. Ici, c'est la *manta*, longue pièce d'étoffe noire, dans laquelle vieilles et jeunes se drapent et s'encapuchonnent comme les femmes d'Orient dans leur *feredjé*. Le plus souvent, on ne distingue que le haut du visage, en sorte qu'un mari peut passer trois fois à côté de sa femme sans la reconnaître. Cela donne aux personnes « d'un certain âge » un caractère un peu sévère, presque triste. Inutile d'ajouter que les modes françaises sont portées par un grand nombre de familles, et que, si la *manta* n'était absolument obligatoire pour entrer dans les églises, on ne la porterait peut-être plus du tout depuis longtemps.

Nous traversons la grande place de la ville, celle de la Victoire, agrémentée d'une fontaine placée au centre d'un square. Un édifice en ruine attire notre attention; c'est le théâtre, brûlé depuis six mois. Décidément, les pompiers de Valparaiso n'ont pas eu de chance cette année.

Sainte-Thérèse est une petite oasis pleine de fleurs et d'arbres particuliers, située à l'extrémité du principal faubourg; nous y faisons un *lunch* très gai, et en redescendant dans la ville à la nuit close, nos aimables compagnons nous donnent le spectacle d'une *samacoueca*. La *samacoueca* est la danse nationale au Chili comme au Pérou; danse du peuple, bien entendu, car le quadrille, la polka et la valse ont conquis le monde fashionable là comme ailleurs et probablement pour toujours.

Dans une grande salle d'auberge, décorée de vieilles images et de banderoles

de papier multicolores, les habitués de l'endroit, métis d'Espagnols et d'Araucans, gens braves plutôt que braves gens, nous dit-on, s'empressent de nous faire placer. Ils ont l'espoir, non déçu d'ailleurs, que nous leur offrirons quelques rafraîchissements. Nous nous asseyons, et la danse commence ou plutôt recommence. Les assistants accompagnent la guitare et marquent le rythme en frappant avec les doigts de la main droite dans la paume de la main gauche. Nous les imitons poliment.

Cette *samacoueca* est une sorte de fandango assez original et gracieux; malheureusement les deux êtres qui l'exécutent sont absolument dépourvus de charme. L'homme est assez souple, mais petit et trapu; son pantalon trop court, bordé d'une dentelle frangée, laisse entrevoir une partie de ses tibias; il ressemble à un pitre de foire et est complètement ridicule. Sa danseuse, jeune, mais pas jolie, est fagotée d'un lourd corsage mal coupé et d'une jupe traînante trop balonnée.

D'abord, c'est une série de passes entrecroisées, jeux de mouchoir et d'éventail, dédains, moqueries, regards coquets, bientôt tendre déclaration, poursuite, refus d'autre part, accompagné d'un coup d'œil encourageant, etc., etc...

Tout cela est bien et correctement dansé. Les poses sont naturelles, l'expression est juste, le crescendo du sentiment bien observé. Que peut-on demander de plus? Ces gens si éloignés du « foyer de la civilisation » peuvent-ils atteindre les perfectionnements et les grâces chorégraphiques du bal Bullier ou de l'Élysée-Montmartre? Impossible! impossible!

Nous rentrons dans la ville, encore toute remplie de lumières, et nous croisons la retraite militaire, jouée par une bruyante et nombreuse musique. En tête de la troupe s'avancent gravement deux guanaques et une chèvre. J'ai déjà parlé du guanaque, sorte de lama, classé parmi les animaux dits sauvages, mais qui s'apprivoise avec autant de facilité qu'un chien. Seule, la chèvre ne nous eût pas causé une bien vive impression... Pourquoi pas le fameux toutou du 2^e zouaves? Mais les guanaques, à la bonne heure! voilà de la couleur locale.

Le lendemain, la débandade des touristes de la *Junon* recommence. Les uns vont chasser dans les gorges, le plus grand nombre prennent le train pour Santiago, où je ne dois pas tarder à les rejoindre. Je reste encore un jour avec MM. Jules C... et Ch. R..., ce qui nous procure la satisfaction de ressentir nous-mêmes une secousse de tremblement de terre. A vous dire vrai, je n'ai rien senti du tout; cependant la terre a tremblé. Voici comment :

Nous étions attablés chez nos nouveaux amis. La conversation était animée, lorsque nous les voyons tout à coup se taire et rester immobiles, comme s'ils avaient entendu un cri d'alarme.

— Qu'est-ce?

— Regardez la lampe!

Nous remarquons alors une légère, mais très sensible oscillation de l'appareil, bien suspendu, très lourd et jusqu'alors tout à fait immobile. C'était bien un tremblement de terre, dit oscillatoire, dont les secousses, moins dangereuses que celles nommées horizontales ou giratoires, sont très fréquentes ici. Nos hôtes, habitués au phénomène depuis de longues années, l'avaient parfaitement senti pendant les deux secondes qu'il avait duré.

Le lendemain, le fait était confirmé par tous les journaux de la ville. A la suite de cet événement, qui ne causa d'ailleurs aucune émotion, on me raconta les détails du cataclysme du 13 août 1868, qui désola le Pérou, la Bolivie et la république de l'Équateur, causa la mort de 110,000 personnes et anéantit 1,500 millions de propriétés.

Et nous qui nous plaignons du roulis.

Le 15 octobre au matin, je montais dans le train de Santiago. Le chemin de fer part du quai, toujours très animé; il n'y a aucune clôture pour isoler la voie ferrée, il n'arrive pas d'accidents. Les seules précautions prises sont de sonner la grosse cloche de la locomotive quand elle est en marche dans l'intérieur de la ville et d'avoir placé à l'avant de la machine un chasse-obstacle, assez solide pour culbuter en dehors de la voie tout ce qui ne se rangerait pas à son approche.

Nous courons d'abord au travers de grandes vallées, couvertes de champs de blé et de maïs. Je m'étonne d'y voir aussi des plants de vigne très étendus. Mon voisin, qui s'annonce à moi comme un propriétaire d'une quinta des environs et parle très purement le français, m'apprend que depuis une dizaine d'années la culture de la vigne a pris un développement extrêmement considérable. L'introduction en grande quantité des cépages français, la transformation des procédés de culture et de fabrication ont donné d'excellents résultats, et le Chili produit maintenant en abondance des vins de Bordeaux et de Bourgogne, que j'ai pu reconnaître depuis comme très buvables. L'importation de nos cépages a été prohibée il y a deux ans, pour éviter celle du terrible phylloxera. Les méthodes se perfectionnent, l'art de choisir les expositions et le terrain est de plus en plus étudié, la production augmente de jour en jour... Sommes-nous encore loin du moment où il nous faudra aller chercher notre médoc et notre cham

bertin au Chili? Oui, sommes encore loin... bonté de l'avouer eu vigneron n'ont qu'à

Cà et là, un rideau bouquet d'eucalyptus de ces plaines ondu cours, nous rencontr peaux de chèvres et nous croisons des chiliens, montés sur mais vigoureux, au qui descendent les tête basse, la bride liers sont vêtus de nous avons vu dans d'un grand chapea chaussés d'énormes semblant à des sab leur pied disparaît c

Nous arrivons aux nes. C'est une chain des Andes, s'étenda côte, coupée par de nant passage aux ne viennent se jeter da

A Quillota, ville située à peu près à nous faisons halte p droit est assez gai d'arbres fruitiers, côté de la voie. De l lage apparaissent a

Chacun en a bien qui est détestable; attendons le départ de brique viennent bouquets, encadrés dentelle; nous en f jeunes senoras, nos mercient de leurs p

Cependant la cha que accablante, u sière donne aux pra une teinte uniform n'a sans doute rie les marchandes, v selles » de la loca créole d'une simp couleur claire; la p

A partir de Quill à fait dans la mon franchit les hauteu et c'est une véritab d'avoir oublié le n en 1863, est parve avec la capitale à t ravines, car le che est évidemment un ouvrages de ce gen ponts et viaducs q il y a un pont qui de 200 mètres de gorge profonde et dèrent avec raiso force des mieux re

¹. Voir nos nos 279 à 297.

ablés chez nos nouveaux
sation était animée, lors-
ons tout à coup se taire
les, comme s'ils avaient
l'alarme.

lampe!

onés alors une légère,
oscillation de l'appareil,
très lourd et jusqu'alors
ile. C'était bien un trem-
e, dit oscillatoire, dont
moins dangereuses que
horizontales ou giratoires,
tes ici. Nos hôtes, habi-
ène depuis de longues
parfaitement senti pen-
ondes qu'il avait duré.
le fait était confirmé par
de la ville. A la suite
, qui ne causa d'ailleurs
on me raconta les détails
13 août 1868, qui désola
vie et la république de
la mort de 110,000 per-
t 1,500 millions de pro-

us plaignons du roulis.
au matin, je montais
Santiago. Le chemin de
toujours très animé; il
ure pour isoler la voie
e pas d'accidents. Les
s prises sont de sonner
e la locomotive quand
e dans l'intérieur de la
écé à l'avant de la ma-
obstacle, assez solide
dehors de la voie tout
rait pas à son approche.
d'abord au travers de
ouvertes de champs de
m'étonne d'y voir aussi
ne très étendus. Mon
once à moi comme un
quinta des environs et
nt le français, m'ap-
s une dizaine d'années
gne a pris un dévelop-
ent considérable. L'in-
nde quantité des cépa-
transformation des
re et de fabrication ont
s résultats, et le Chili
nt en abondance des
et de Bourgogne, que
re depuis comme très
tation de nos cépages
y a deux ans, pour
rrible phylloxera. Les
fectionnent. L'art de
ions et le terrain est de
é, la production aug-
jour... Sommes-nous
ment où il nous faudra
re médoc et notre cham

bertin au Chili? Oui, sans doute, nous en
sommes encore loin..., les Chiliens ont la
bonté de l'avouer eux-mêmes, mais nos
vignerons n'ont qu'à bien se tenir.

Cà et là, un rideau de peupliers ou un
bouquet d'eucalyptus rompt la monotonie
de ces plaines ondulées. Sur tout le par-
cours, nous rencontrons de grands trou-
peaux de chèvres et de moutons; parfois
nous croisons des bandes de cavaliers
chiliens, montés sur des chevaux petits,
mais vigoureux, au pied toujours sûr,
qui descendent les pentes au galop, la
tête basse, la bride sur le cou. Ces cava-
liers sont vêtus du même puncho que
nous avons vu dans les pampas et coiffés
d'un grand chapeau de paille; ils sont
chaussés d'énormes étriers en bois, res-
semblant à des sabots, et dans lesquels
leur pied disparaît complètement.

Nous arrivons aux Cordillères moyen-
nes. C'est une chaîne plus basse que celle
des Andes, s'étendant parallèlement à la
côte, coupée par de larges gorges, don-
nant passage aux nombreuses rivières qui
viennent se jeter dans l'océan Pacifique.

A Quillota, ville de 11,000 habitants,
située à peu près à la moitié du chemin,
nous faisons halte pour déjeuner. L'en-
droit est assez gai; des jardins, plantés
d'arbres fruitiers, s'étendent de chaque
côté de la voie. De larges massifs de feuil-
lage apparaissent au-dessus des maisons.

Chacun en a bien vite fini avec le buffet,
qui est détestable; et, pendant que nous
attendons le départ, des Araucans au teint
de brique viennent offrir de superbes
bouquets, encadrés dans des papiers de
dentelle; nous en faisons hommage à de
jeunes senoras, nos voisines, qui nous re-
mercient de leurs plus gracieux sourires.

Cependant la chaleur est devenue pres-
que accablante, un nuage de fine pous-
sière donne aux prairies et aux habitations
une teinte uniforme. Cette température
n'a sans doute rien d'exceptionnel, car
les marchandes, voire même les « demois-
elles » de la localité, sont vêtues à la
créole d'une simple robe trainante de
couleur claire; la plupart ont les pieds nus.

A partir de Quillota, nous sommes tout
à fait dans la montagne. La voie ferrée
franchit les hauteurs de la Cuerta-Tabon
et c'est une véritable escalade. Je regrette
d'avoir oublié le nom de l'ingénieur qui,
en 1863, est parvenu à relier Valparaíso
avec la capitale à travers ces roches et ces
ravines, car le chemin de fer de Santiago
est évidemment un des plus remarquables
ouvrages de ce genre. Parmi les nombreux
ponts et viaducs que nous avons traversés
il y a un pont qui ne paraît pas avoir plus
de 200 mètres de rayon, jeté sur une
gorge profonde et que les Chiliens consi-
dèrent avec raison comme un tour de
force des mieux réussis.

On redescend ensuite à grande vitesse
sur l'immense plateau de Santiago, situé
à plus de 500 mètres au-dessus du niveau
de la mer. Devant nous se dresse la
grande Cordillère, plus belle que les
Alpes, le Pyrénées les Karpathes et les
Balkans, et dont le majestueux profil se
dessine nettement sur un ciel aussi pur
que celui de la Provence.

La plaine que nous traversons semble
d'une extrême fertilité. Les plantations
de tabac et de vignes, les champs d'orge
et de blé se succèdent sous nos yeux sans
interruption. On devine aisément l'appro-
che d'une grande, ancienne et opulente
cité.

Vers six heures, le train s'arrête. Nous
sommes à Santiago. Des coupoles, de
nombreux clochers émergent au milieu
des bois et des parcs qui entourent la
vieille capitale, fondée en 1542 par le
second gouverneur espagnol au Chili,
don Pedro de Valdivia.

Santiago a une physionomie toute par-
ticulière, et ce n'est que de bien loin
qu'elle rappelle les grandes villes que
nous avons déjà visitées, Rio-de-Janeiro,
Montevideo, Buenos-Aires. Elle a pour le
touriste, pour l'artiste, cette rare qualité
de n'être pas une ville d'affaires, de com-
merce. Les nécessités de la vie mercantile
n'ont transformé ni son caractère propre,
ni son originalité. Ses rues ne sont pas
sillonées par de lourds et disgracieux
camions; ses magasins ne sont pas deve-
nus des bazars; ses édifices ne sont pas
accaparés par des banques, et leurs mu-
raillures ne sont pas déshonorées par cent
mille annonces et par un million d'affi-
ches. Sur ses larges trottoirs, bien nets et
biens droits, on marche, on ne court
point, on se croise sans se culbuter. La
vie n'y a pas cette allure fébrile, effarée,
que prennent infailliblement les habitants
des grands ports de mer et des grands
centres de négoce.

Comme Santiago est une vraie capitale,
que c'est de là que part l'impulsion, le
mouvement, que vers elle convergent les
forces et les volontés du pays, malgré
ses vastes proportions et son plan régu-
lier, ce n'est pas une ville triste. On
devine, en y entrant, qu'elle contient des
intelligences dont les facultés ne sont pas
exclusivement absorbées par le manie-
ment de l'argent ou des marchandises.
qu'il y doit rester quelque chose des tra-
ditions et des coutumes des aïeux et que,
par conséquent, on trouverait, sans trop
chercher, comme un foyer éclairant d'une
lumière discrète tout l'ensemble de la cité,
un noyau social depuis longtemps consti-
tué et formé de gens « comme il faut. »

Voilà mon impression, pour ainsi dire
morale, sur la ville de Santiago. Mainte-
nant, promenons-nous.

En quittant le chemin de fer, nous
sommes en face d'une très longue et large
avenue, avec quatre contre-allées plantées
de grands arbres, bordées de belles mai-
sons, dont quelques-unes pourraient, sans
trop d'orgueil, se décorer du titre de pa-
lais. De distance en distance se dressent
des statues et quelques monuments com-
mémoratifs. Cette avenue se nomme l'Ala-
meda. C'est la plus belle promenade de la
ville et l'une des plus belles du monde.

Les rues sont tracées à angle droit;
elles sont spacieuses et bien entretenues.
Toutes sont pavées de petits galets, dans
lesquels les rails des inévitables tramways
attestent l'obéissance de l'antique cité aux
exigences de l'esprit moderne. Les mai-
sons, construites en brique et terre,
recouvertes d'une couche de plâtre, peinte
le plus souvent d'un bleu tendre, ne sont
élevées que d'un étage. Toujours à cause
des tremblements de terre.

J'arrive sur la place principale; au
centre se dresse une jolie fontaine entou-
rée d'un jardin tout en fleurs. La vieille
cathédrale et l'hôtel de ville occupent
deux des façades. Ces édifices n'ont rien
de remarquable, mais ceux qui leur font
face, de construction plus récente, ont
d'assez belles proportions et sont suppor-
tés par des arcades pareilles à celles de
notre rue de Rivoli. C'est là que, de quatre
à six heures du soir, les bons bourgeois
de Santiago, s'ils ne sont au parc ou à
l'Alameda, viennent jaser des affaires
courantes; c'est là aussi que se trouve
l'hôtel Anglais, où déjà sont nos valises.
Aux galeries dont je viens de parler
aboutissent d'autres passages très fré-
quentés, bordés de magasins dans le
genre parisien et qui offrent un très
agréable abri contre les chaleurs du
jour.

Nos deux premières journées furent
une course à travers tous les monuments:
l'Université, le Muséum, la Monnaie, les
églises, le palais du Congrès national et
bien d'autres furent honorés de notre
présence. Partout où nous nous sommes
présentés, accueillis avec la plus parfaite
obligeance, on nous a tout montré du
haut en bas avec force explications, po-
litesses, remerciements, etc..., et le len-
demain, les journaux de Santiago ne
manquaient pas d'informer leurs lecteurs
de nos faits et gestes, avec quelques mots
toujours aimables à l'adresse des *jovenes*
é intrepidos viajeros. L'acquisition de
quelques guitares eût suffi pour nous
transformer complètement en « *estudian-
tina*; » l'insuffisance de nos talents musi-
caux et chorégraphiques nous a seule
arrêtés dans cette voie.

N'ayant pas l'intention de faire de mes
notes de voyage un « guide pratique
du voyageur au Chili », je ne décrirai

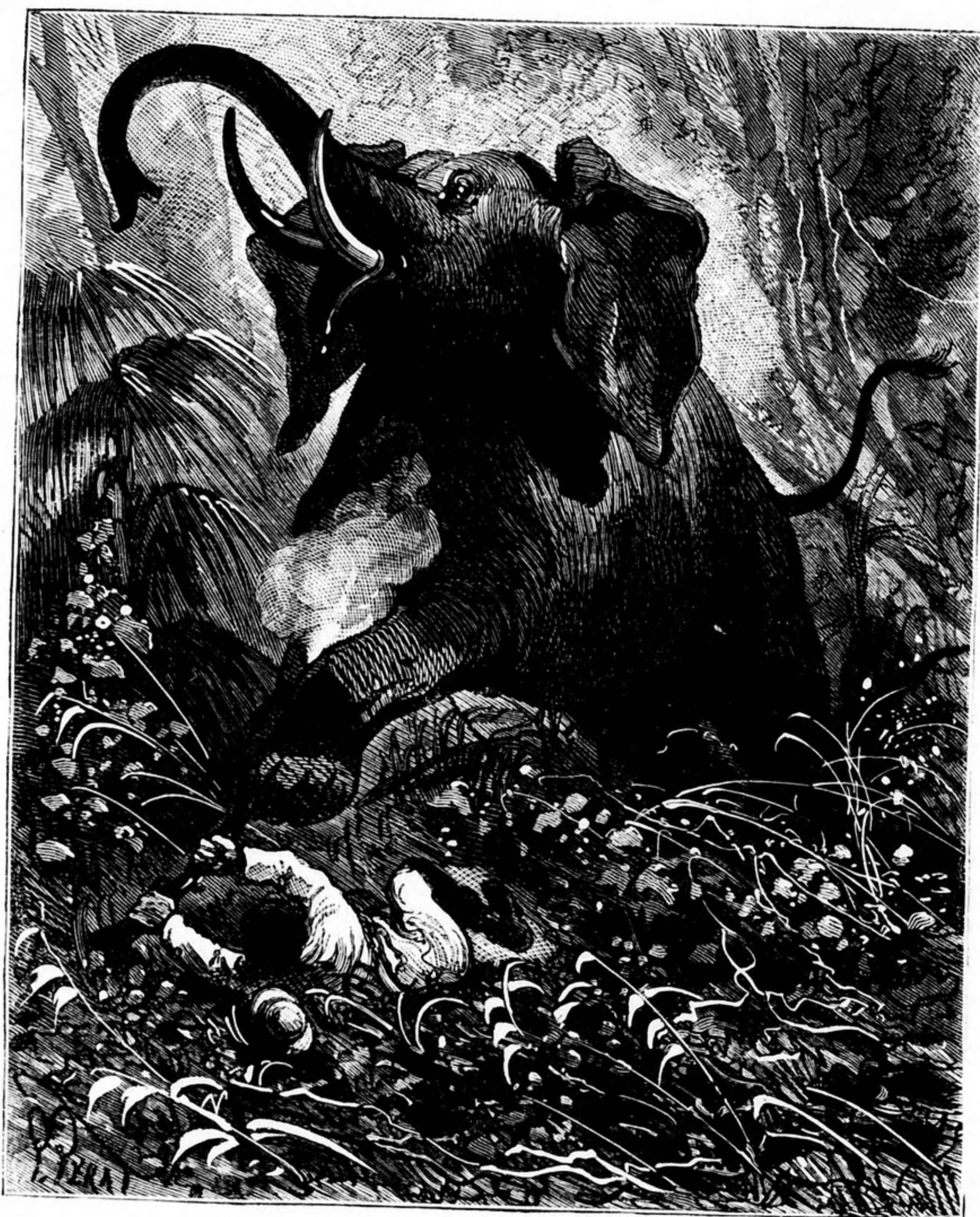
done pas tous les édifices que nous avons visités à Santiago. L'un d'eux, le plus récent, rappelle un bien triste souvenir, celui de l'incendie de l'église de la *Compañia* en 1863. C'était jour de grande fête; l'église était comble, lorsque le feu se déclara on ne sait comment. Aux premières lueurs de l'incendie, la foule effrayée se précipita pour sortir, et la poussée irrésistible de ceux qui étaient aux derniers

rangs ferma les portes qui ne pouvaient s'ouvrir qu'intérieurement. L'assistance entière fut brûlée! Il y avait là plus de deux mille personnes. La plupart des victimes étaient des femmes appartenant aux meilleures familles de Santiago. Jamais, peut-être, une cité n'avait été frappée par une catastrophe aussi terrible et aussi soudaine.

On dit que depuis ce triste événement

Santiago ne possède plus autant de jolies femmes qu'on en voyait autrefois, et il n'est pas rare que, faisant compliment à quelque père de famille sur la beauté des femmes et des jeunes filles de la capitale, il ne vous réponde, parfois avec une larme dans les yeux : « Ah! señor, si vous aviez vu..., avant l'incendie!... »

C'est à deux pas de l'emplacement qu'occupait cette église qu'on a construit



LES VOLEURS DE DIAMANTS. — Aux prises avec un éléphant.

le Congrès national, grand édifice isolé dont les quatre façades rappellent celle du Corps législatif, à Paris, mais qu'on a eu le tort de badigeonner en rose tendre.

En face même de la « *Camara de Diputados* », on lit sur le piédestal d'un superbe monument taillé dans le marbre, supportant une figure allégorique de la Douleur, cette inscription :

A LA MÉMOIRE
DES VICTIMES IMMOLÉES PAR LE FEU
LE 8 DÉCEMBRE 1863
L'AMOUR ET LA DOULEUR INEXTINGUIBLES
DE LA POPULATION DE SANTIAGO

GASTON LEMAY.

(A suivre.)

HISTOIRE

D'UNE

FAMILLE D'ÉMIGRANTS

SUR LE CONTINENT AUSTRAL¹

LA STATION DU CAP YORK

La station du cap. — Un soldat des royal-marines. — Ce qu'il nous raconte. — Anxiété. — Une flottille de cannibales. — Le boomerang. — Un feu roulant. — Les explorateurs célèbres de l'Australie. — Projet de voyage. — Les chevaux. — Les apprêts du départ.

Cap York.

La station navale du cap York, créée en

1. Voir les nos 295 à 297.

1864 par le gouvernement britannique, occupe la pointe septentrionale de l'Australie. C'est un poste militaire et de sauvetage important, puisqu'il commande le détroit de Torrès et le chenal de la mer de Corail, où tant de navires se perdent; malheureusement la métropole le néglige, et Melbourne et Sidney ne s'en préoccupent pas suffisamment.

Le 25, à midi, nous disons adieu à l'équipage du *Jean-de-Witt* et nous nous rendons sur la côte dans deux baleinières que huit matelots doivent ramener à bord. Le capitaine met à la cape et invite ces braves gens à se hâter, car la brise souffle par risées, et il veut franchir au plus vite le labyrinthe dangereux des récifs du

détroit; ils ne nous aident pas à terre.

Le poste apparaît composé de quatre baraques et de quelques cabanes plantées au sommet d'une flèche le pavillon britannique.

Un bois s'étend derrière.

C'est tout.

Pas un être vivant, pas un casernement isolé, rien que le cœur.

Mais il est midi, et la nuit blante, on y dort sans

et ses bras nous font des caresses phiques qui nous informent.

Plus nous approchons de la station qui commence à s'accroître.

Nous atteignons alors seulement nous le soldat est blême, qu'il nous montre ses mains sont teintes.

Nous lui crions de nous ne nous comprend pas nous invite à monter.

Nous gravissons la côte s'élève la cabane et nous sommes auprès.

— *All right!* murmurant sur le plancher de sang.